

Lui, Daniel Barret, elle, sa Zizou.



L'édito

Laisser une trace de sa vie peut paraître présomptueux. Sauf si on le fait avec franchise et en laissant parler son cœur. Sans occulter les moments difficiles de l'existence et en pensant à ceux qui nous suivront. Pour leur permettre de retrouver leurs racines, expliquer certains sentiments ou comprendre des décisions qui ont marqué la vie. Moi, Daniel Barret, je suis fier de ma famille. Savez-vous qu'à la naissance de mes petites filles, je leur ai offert un livre ? Dans la préface était inscrite cette phrase : « Aujourd'hui, on est capables de communiquer avec l'autre bout du monde, mais n'oubliez pas que de l'autre côté de votre porte, il y a peut-être quelqu'un qui aimerait que vous lui parliez. » Gardez-la en tête. En 2021 et à l'avenir, je n'aspire qu'à profiter des miens, vivre tranquille, éviter les problèmes, faire mon heure de marche, chercher mon journal. Être cool. Ma vie se conjugue maintenant en Daniel's, elle a repris des couleurs.

« Des choses à vous raconter »

Il est né au Coteau puis est tombé amoureux d'une Riorgoise. Il a navigué sur un porte-avions puis a bossé à l'Arsenal. Il a fait du rugby et du fifre. Il a construit une famille et s'est engagé politiquement puis dans les assos. Il a été maire, père, je suis... Daniel [REDACTED].

Sa voix tremblote. Vacille. Une larmichette s'invite même à table. « Quand Zizou est décédée, elle avait écrit une lettre dans laquelle elle relatait des épisodes de notre vie, ses souffrances. Elle avait terminé son récit par cette phrase qui me démonte à chaque fois que j'y repense : prenez bien soin de votre papa parce que lui, il a bien pris soin de moi. » Un petit regard pour se replonger dans les yeux d'une photo de son amante disparue et le gaillard de 77 ans et demi reprend ses esprits. Un franc sourire s'agrippe au visage, le batteur de pied s'accélère, la parole se libère, Daniel [REDACTED] est de retour aux affaires.

C'est l'histoire d'un mec, disait Coluche dans un sketch d'avril 1974. Avec Daniel de son prénom, c'est plutôt à l'histoire d'un mec aux multiples facettes que l'on s'attaque. Capable de pleurer et rire aux éclats. Aussi à l'aise pour trinquer, aider, aimer, façonner, présider que pour éclipser, s'amuser et délaisser. À la question, êtes-vous fier de vos presque 80 années écoulées sur la planète bleue, le natif du Coteau ne rougit pas. Réfléchit un quart de seconde et lâche en résumant succinctement : « J'ai une maison, une voiture et une super famille. Je suis content et heureux d'avoir fait ce que j'ai fait. Mais je suis malheureux de ne pas avoir apporté aux miens tout ce que j'aurais pu. Cela a manqué aux garçons, je m'en veux et je mourrai avec ce regret. »

Jean Ferrat

Au 40 rue [REDACTED], dans son fief de Riorges, la pancarte "Attention au chien" n'effraie personne. Aucun aboiement à signaler mais des arbustes en bonne santé, une pelouse soignée et une maisonnée lumineuse et rangée. Sur le pas de porte, les rires aux éclats des petits-enfants et fistons sautent aux yeux. Dans la cuisine, le visage de Jean Ferrat squatte discrètement l'étagère de gauche, juste au-dessus de la nouvelle machine à café à dosettes offerte à Noël par sa descendance. « Ma femme était fan de ce chanteur, on est même allés sur sa tombe dans le village d'Antraigues-sur-Volane, c'est pour dire.

On avait passé une nuit dans l'hôtel *La Montagne* dont il était propriétaire. Des inconditionnels avaient chanté toute la nuit en son hommage juste sous notre fenêtre », se souvient l'intéressé, en hommage à l'auteur-compositeur tricolore, fervent compagnon de route du PCF (Parti communiste français). « Oui, il était très à gauche, comme mon père Joannès d'ailleurs, syndiqué CGT. Moi je n'ai jamais voulu être aussi extrémiste. Je préfère le dialogue, la discussion, le consensus ; et à ce titre, le socialisme me va très bien. J'ai toujours été un homme de gauche en tout cas, cela n'a jamais changé. » La politique et l'amour. L'amour et la politique. Deux notions fondamentales lorsque l'on évoque Daniel [REDACTED]. Dans le coin salon, les visages de Zizou s'affichent à la pelle et montent vers le ciel comme un totem pour ne jamais oublier. « Je ne suis pas catholique donc ce n'est pas un lieu de recueillement mais ça me fait du bien qu'elle soit ici avec moi », précise l'homme veuf.

Cœur à gauche et homme droit. Fidèle, épicurien, touche-à-tout, passionné.

À quelques pas de là, le dernier ouvrage de Lionel Jospin, *Un temps troublé*, prend place sur la table basse, « un cadeau de mon ami Bernard Jayol, l'ancien maire de Riorges ». Dans les albums souvenirs empilés plus loin, des photos de visites officielles avec Rocard, Mitterrand, puis un tract annonçant la venue d'Hidalgo et un montage de bise fictive avec Ségolène Royal font sa fierté. « Aimer à perdre la raison » disent Louis Aragon et Jean Ferrat. « L'important c'est la rose », ajoute [REDACTED]. Deux phrases qui semblent écrites pour Daniel [REDACTED]. Mais encore ? « Asseyez-vous là, j'ai des choses à vous raconter mon pauvre vieux. Je ne pense pas que quatre heures suffiront pour tout dire, mais bon... On commence par quoi ? ». Le commencement tiens... 11 juillet 1943 si ça vous dit ?



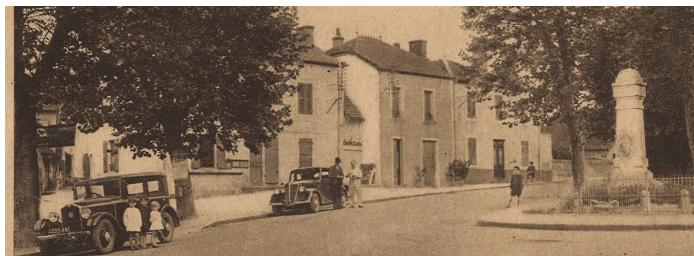
Le 19 juin 1965, accompagné de ma maman Pauline, je m'apprête à dire oui à ma belle et tendre Simone (Zizou pour les intimes). « Pour cette grande occasion, ma mère avait fait des frais de toilette. Elle était rayonnante la Pauline. »

« Une enfance et adolescence heureuses »

Du plus loin que je me souviens, je ne visualise rien de l'année 1943, ma naissance, mes premiers pas. Mon premier flash aurait pu rimer avec tragédie. Il n'en a rien été. Merci papa, merci le Joannès comme on disait dans le temps. J'étais dans le jardin, tranquille sur mon tricycle, lorsque je suis tombé dans une boutasse, sorte de citerne à ciel ouvert. Heureusement qu'il cultivait ses légumes à côté et qu'il a pu m'en sortir par les cheveux. Je me rappelle ne pas avoir lâché le tricycle en ressortant, tout le monde a bien ri. Ah le Joannès ! J'ai toujours adoré mon père. Quel regret qu'une saloperie de cancer l'ait emporté en 1967 alors qu'il n'avait que 56 ans. On rigolait bien, il m'emmenait partout. On parlait de plein de choses ensemble, mais rien en lien avec la sexualité jugée tabou. Un jour, alors que j'avais 15-16 ans, mon père avait trouvé un copain rigolard au café en bas de chez nous. J'étais assis avec eux lorsqu'une fille est passée à proximité. « Celle-là, elle m'a fait passer des nuits torrides et je peux te dire qu'elle est bonne », a-t-il lancé tout haut. Imaginez la tête de mon père. Gênée serait le mot.

Rugby, basket, Fifres

À cette époque, on ne causait pas de n'importe quoi avec les grands. Et pas n'importe quand. Si on parlait, il valait mieux avoir quelque chose d'intéressant à dire. La famille n'avait pas beaucoup de biens, mes parents ont toujours galéré dans la vie et on faisait avec peu de moyens. Jamais de veau à table, toujours du porc avec de la ratatouille et des patates. Sauf le dimanche où le lapin régalaient l'assemblée. Ma mère mangeait la tête car personne n'en voulait. Une bonne femme cette Pauline. Que j'ai eu la chance de garder auprès de moi jusqu'à ses 90 ans. C'était une costade, forgée par la vie, élevée à l'assistance publique avant de travailler avec dévotion à la bonneterie. On n'a jamais rien su de ses ancêtres, juste qu'elle était de Lyon et qu'elle avait été placée dans une ferme à ses 13 ans. Une dame venait tous les dimanches dans une jolie voiture lui amener des bonbons. Était-ce ma grand-mère maternelle ?



La place de Trézelles où j'allais en vacances pendant l'été.

Aucune idée. En tout cas, j'ai eu une enfance et adolescence heureuses. Libres. Même au catéchisme, on trouvait le moyen de rigoler en traversant le rang des filles et en les faisant glousser. À côté de ça, je faisais beaucoup de sport, du rugby surtout. Mon truc, c'était le ballon ovale. Mon poste ? Demi d'ouverture. Jusqu'à mes 14 ans où après avoir percé la ligne adverse place du Peuple à Roanne, un copain m'a fait une cuillère et je suis retombé sur l'avant-bras. Verdict ? Double fracture ouverte. Je vous laisse deviner la réaction de mes parents quand ils ont appris la nouvelle, eux qui ne savaient pas que je faisais de l'exercice. Du coup, j'ai eu l'interdiction de rejouer. Malgré mon mètre 75, on m'a donc mis au basket. J'étais ailier. Ni bon, ni mauvais mais au milieu d'une bonne bande de copains, les Cheminots roannais. On a même connu notre heure de gloire en atteignant les 8^e de finale de la Coupe de France juniors. On s'est certes pris une dérouillée à Alfortville, mais bon, on était montés à Paris, on avait dormi à l'hôtel, c'était chouette. Mais qui dit jeunesse, dit aussi Fifres Roannais. Cela ne vous dit rien ? Mais si, cette fanfare de petites flûtes que l'on joue sur le côté. Je suis rentré dans cette institution grâce à un copain et comme ça plaisait à mes parents, j'y suis resté. J'ai vu du pays grâce à la musique comme on dit.

À la découverte des filles

Car jusqu'ici, à part Roanne et Trézelles, je ne connaissais pas grand-chose. Trézelles, mon paradis. Bourgade de l'Allier où je passais tous mes étés entre 11 et 17 ans. Quel bonheur. Il n'y avait rien là-bas mais qu'est-ce que je m'y sentais bien. Ma mère m'avait envoyé chez une copine à elle, Ninette et son mari Lulu, pour m'oxygéner. Je devais simplement en retour les aider dans leur salon de coiffure, ramasser des cheveux, faire que ça soit propre, des bricoles dans le genre. J'allais pêcher à la truite dans la Besbre et sous les cailloux avec le père Lulu... jusqu'au jour où j'ai mis la main sur une couleuvre. Chez eux, je dormais dans une grande chambre avec leurs deux filles, Pierrette, Mireille et leur cousine Michelle. Elles sont devenues comme des sœurs. Je dis souvent qu'elles ont fait mon éducation sexuelle car c'est avec elles que je sortais dans les bals des environs. Je jouais l'entremetteur pour les garçons qui voulaient leur parler et elles servaient pour approcher les autres filles. Les filles, mignonnes comme tout et farouches, la petite Aline devenue chirurgienne... Les premières amourettes avant le grand amour. Ma Simone, ma Zizou.

« Tout ce que mon père m'a laissé comme héritage, c'est sa queue de billard français de champion. Dommage que ma femme l'ait cassée sur le cou de Jean-François qui ne voulait pas obéir. »



Michelle et Pierrette, mes acolytes de Trézelles à l'adolescence.

« Mon grand désespoir ?
Être fils unique. »

23 locataires

DEUX TOILETTES

« Au Faubourg-Clermont où l'on habitait jusqu'à mes 16-17 ans, dans ce qu'on appelait la Cour des Miracles, on était 23 locataires pour seulement 2 W.C. extérieurs. Avec mon voisin Bernard, on était chargés de découper les journaux en carrés, pour s'en servir de papier. C'était une sacrée corvée, comme celle de chercher l'eau à la fontaine lors des lessives des mamans. »

« Mon premier baiser est à Trézelles. Je ne me rappelle plus son prénom, juste qu'elle était mignonne comme pas possible. »

Opération

FOOTBALL

« Une année, je m'étais fait opérer de l'appendicite et j'étais parti en convalescence à Trézelles. Lulu, chez qui je dormais et qui était le président du club du foot me dit : "faut que tu nous dépannes, il nous manque un joueur. Mets-toi à l'arrière, ça va le faire. Ne le laisse pas passer la ligne." Je venais d'être opéré, je ne pouvais quasiment pas courir. Quand ma mère a su ça, elle lui a passé un savon. »

Barbecue

AVANT L'HEURE

« Mon père, le Joannès, il avait du génie. Il savait faire plein de choses sans apprendre. C'était un bricoleur né. J'ai mangé du barbecue avant que ça n'existe grâce à lui. On avait un poêle à feu continu pour chauffer la maison. Il piquait des rondelles de saucisson dedans, les mettait dans le feu rouge, c'était excellent. Il n'était pas ingénieur mais ingénieux. »

Fanfare

FIFRES

« Avec les Fifres, on défilait l'été en tenue blanche, avec une cravate et un haut blanc. Un jour, alors qu'on paradait dans les rues de Sète, un gars a pris une gastro. On était tous en rang les uns derrière les autres et d'un coup, tout le monde s'est décalé. Il y avait une longue rayure jaune qui l'a suivi durant tout le parcours le pauvre vieux. »

« Quand mon papa était malade à Lyon, ma mère commençait son travail à 5 h, terminait vers 14 h, grimpaient dans le train pour aller le voir, rentrait le soir à 21 h, mangeait un bout et se levait à 4 h le lendemain, et ainsi de suite... Ils s'adoraient tous les deux. »